

# Essai de pompes

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 21

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203397>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

co ça ; plus souvent qu'à notre tour, nous fûmes *Berney* ; les *Francey* nous lâchèrent ; ils avaient un *Béguin* pour le Mont-Blanc ; d'autres *Buchet* pour le Grand-Saint-Bernard. Mais la lumière ne resta pas sous le *Boiceau* et la vérité finit par sortir *Dupuis*. *Despland* bien conçus triomphèrent ; ils mirent les jaloux au pied *Dumur* et dès lors la grande œuvre avança à pas sûrs *Meylan*.

Brandt, Ruchonnet, qui vous *Bersier* de si légitimes espérances, vous qui fûtes d'entre les *Perrenoud*-riciers du Simplon, vous seriez au comble de la joie si vous *Elier* au milieu de nous, si vous voyiez le bonheur dont exulte notre canton, *Deleysin* à *Mutruce*, *Decoppet* à la Combe des Am-*Burnet*, *Ducret* de Montriond au Mont-*Aubert* et jusqu'aux *Pillon* des Diablerets.

Soyez bénis de votre concours, habitants de la belle Italie, chers Confédérés et vous tout particulièrement aimable population de Montbovon à Villars-les-Moënoz. Oyez nos chants d'allégresse, mes amis de Genève, et ne soyez plus aux *Aguet* de ce qui peut gêner le Frasn-Vallorbe. Si votre faucille n'est pas à *Métraux* vieux fer, elle se percera bien un jour. Votre ville, en tout *Capt*, ne *Perrin* pour attendre : déjà elle *Gagnaux* Simplon — le contraire eût été un *Carrard* — et elle y gagnera toujours plus, cela est *Clerc*. Oubliez avec nous le temps où l'on se *Rosset* et se *Pilet* dans les journaux et faisons que dorénavant on s'*Addor*. Vous êtes au reste assez bons financiers pour savoir que ces querelles ne valent pas *Vincent*-imes et assez bons patriotes pour comprendre que des Confédérés ne sauraient avoir aux *Leyras* les propos amers dont la presse batailleuse se *Gorjat*.

Mais mon discours de simple *Bourgeois* vous fait l'effet, sans doute, de la pluie dégoulinant des *Chenaux* *Dutoit* ; vous vous dites : « Le moindre verre d'Épesses à *Fonjallaz* ou d'Aigle à *Dubuis* mille fois mieux *Freymond* affaire ! » de *Meuron* z'en donc là, car pour rien au monde je ne voudrais vous em-*Bellez* et encore moins vous précipiter sur le *Chable* de la mélancolie.

Echansons, brisez les *Barraud* des celliers ! *Dind* coup de pince faites sauter les bouchons ! qu'ils pleuvent dru comme *Greyloz* et que le service du vin aille *Martin*-bâton ! Pas de *Cartier* aux buveurs de *Thélin*-phatiques et moroses ! Qu'ils sachent une bonne fois que, parce qu'on a un méchant estomac, ce n'est pas une raison *Dessementet* le pétard, *Ray*-vérence parler ! Donc, chatouillez-les à coup de *Martinet*, s'il le faut, à moins que vous ne soyez *David*, messieurs, de les abandonner au *Magnin*.

L'Etat de Vaud nous offre ce que sa *Carat* de plus capiteux. Humons le *Piot* ! comme disait Rabelais, non à la façon d'une bande de *Paillard* ou de *Bregand*, mais ainsi que compagnie *Noblet* digne, comme de joyeux *Gaillard* qui fêtent le plus *Baud* jour de leur vie ! Bien que nous soyons de *Blanc* cravattés, *Morerod* décorum de commande ! périssent la contrainte et la tristesse, *Carrel* nous *Vallecard*, que dis-je ? elles nous valent les trois-quarts de *Monod*, pardon : de nos maux !

*Simon* plan vous va, messieurs, qu'on chante et qu'on ri-*Golaz* du centre et *Duboux* de la salle ; et vous, signori, qui venez du pays des pifferari et des *Olivieri*, faites que vos joueurs de *Cornamusas* mêlent leur musique aux mélodies de nos armaillis et de nos petits *Boveyrons* ; qu'en un mot nos voix et nos cœurs chantent à l'unisson : « Ce Simplon, mon Dieu est *Thybaud* ! »

Pour copie conforme :

V. F.

Ces bons amis ! — M. et M<sup>me</sup> R<sup>\*\*\*</sup> ont un ami à Milan. Prenant occasion de l'exposition, ils se sont décidés à l'aller voir et, l'autre soir, ils

arrivent, avec armes et bagages, chez le Milanais, qui se passerait fort bien de ces hôtes.

— Nous pensons rester une semaine ou deux, afin de pouvoir rentrer par le Simplon ; disent les visiteurs.

— Mais j'y compte bien, mes chers ; d'ailleurs vous tombez à merveille. Je serai très heureux d'avoir vos secours dans les soins à donner à un ami qui m'est arrivé, il y a trois jours, de Silésie et qui, subitement, fui frappé de méningite infectieuse.

Quelques minutes après, M. et M<sup>me</sup> R<sup>\*\*\*</sup> sonnaient à la porte d'un hôtel.

#### Essai de pompes.

Le jeudi de l'Ascension est le jour désigné, dans la presque totalité des villages du canton, à l'essai des pompes à incendie et à l'exercice des pompiers. C'est une cérémonie impatientement attendue par les petits et par les grands, par les filles et les garçons, même pour les mères et les grand-mères.

Diable ! on n'a pas toujours l'occasion d'admirer la belle prestance de David au syndic et de Pierre à l'assesseur.

Et puis, c'est comme un signal du printemps revenu :

Les toits de la vallée ont leurs nids d'hirondelles  
Et chaque fleur s'étale au soleil radieux ;  
Alors tout est serein, toutes choses sont belles  
Et l'âme est en extase et le cœur monte aux cieux.

Ainsi chantait Louis Favrat, cette âme de poète et de savant modeste. Et les jeunes filles d'aujourd'hui sentent encore comme il sentait, et si le soleil se mire dans des casques bien « poutzès », ces jeunes filles trouvent encore plus un délicieux plaisir à saluer le printemps.

— Regarde-voilà *Vigilante*. On l'a repeinte.

— Kaise-tè. Ils l'ont lavée.

— Je te dis que non. C'est Constant à la Rosine qui a fait la peinture, je le sais bien, je l'ai vu.

Sur cette affirmation probante, la discussion est close, un fait acquis : la *Vigilante* est peinte à neuf et c'est un sujet nouveau d'admiration. On l'examine de plus près, on critique, on loue... Décidément, Constant s'est fort bien tiré d'affaires ; un homme du métier n'eût pas mieux fait, c'est un tout malin, ce Constant, il ira loin. D'ailleurs, son père, le défunt taupier, était déjà habile de ses doigts, c'est lui qui avait *reimodé* l'horloge de l'église, qui ne voulait plus marcher. Le fils tient du père assurément.

Cependant le chef de pompe, le fils aîné au syndic, a fait *tututu* dans sa cornette et nos pompiers sont à leurs places. Un commandement bref et les pompes sortent du hangar. Nouveau succès pour la *Vigilante*. Cette fois ce sont les femmes et les jeunes filles qui admirent. Elles n'avaient point osé s'approcher du hangar, mais la rumeur des gamins les avaient averties et elles se préparaient à admirer. Elles admirèrent et ce furent encore des louanges à l'adresse de Constant à la Rosine. Mais l'attention est bientôt détournée. Les manœuvres commencent. On a placé les tuyaux, l'eau abonde et l'exercice à feu s'établit. Dans le public on est tout yeux et tout oreilles. C'est vraiment parfait comme l'aîné au syndic commande bien et puis il est à l'œil ce garçon. Rien ne lui a échappé, la moindre gaffe, le moindre à-coup est vertement relevé.

— Allons-voilà, Pierre, est-ce comme ça qu'on tient une lance, et toi, André, a-t-on jamais vu pomper si mollement. Tu as la flemme, hein ?

— C'est égal, dit la femme de l'assesseur, ce garçon a tout pour être un officier.

— Il est dragon, fait M<sup>lle</sup> Vidoudez.

— Oui, mais pas dans les grades.

— Son père dit comme ça qu'il n'y tient pas tant.

— C'est dommage. Il a tant bonne façon.

Opinion que partage M<sup>lle</sup> Vidoudez, une vieille

filles à laquelle le célibat pèse terriblement, mais que son miroir trompe. Elle n'a point remarqué la patte d'oie qui bride ses yeux, ni les cheveux blancs qui ornent ses tempes, et, parfois, elle pense que ce fils au syndic ferait son bonheur ; *il a tant bonne façon*.

Des rires au bout du village, Pierre, qui continue à mal tenir sa lance, a *jiélé* à côté, et une bande de jeunes filles fut arrosée. Madame la ministre, qui se tenait sur la porte de la cure avec son aînée, en a eu sa part. Elles en rient. On sait tout ce que c'est qu'un peu d'eau. Mais le chef de la pompe se fâche.

— Cette fois, c'est trop fort. On croirait presque que tu le fais exprès... Donne ta place à Bologne... Tu n'es bon à rien, tu es gonfle.

Pierre, très vexé, bougonne des mots : « Aristocrate ! blagueur ! pas plus gonfle que toi ! » Cependant il cède, et l'exercice continue, sans autre incident. Tout se passe à la satisfaction générale. Le syndic, fier de son fils et des pompiers, pirouette sur ses talons, et va ouvrir la cave. Il faut bien offrir un verre à ces braves gaillards. M. le ministre, qui est très populaire, le félicite ; et M. le régent, — qui en a vu tant d'autres, — déclare *la manœuvre excellente*.

— Elle a dépassé mes espérances, absolument. Il y a de notables progrès accomplis. L'ensemble est parfait. Les mouvements bien coordonnés. Tout est bon.

Les femmes opinent de la tête. Les jeunes filles *guignent* leurs galants. Décidément cette journée est précieuse. Et puis le temps est beau.

Le brin d'herbe fléchit sous la rosée en pleurs ;  
Partout on sent glisser d'enivrantes haleines,  
Les sentiers ont de l'ombre et le coteau des fleurs.

Et ces jeunes gens pensent aux promenades prochaines avec quelqu'un de ces gentils pompiers.

Maintenant le corps a *réduit* la pompe et s'est rendu chez le syndic qui, selon l'usage, a félicité ses administrés. Pour un peu, il eût employé l'expression lapidaire du grand Napoléon : « Soldats ! je suis content de vous ». Il s'est borné à dire : « La commune vous remercie » ; puis les verres ont circulé... et peut-être circulent-ils encore.

Si la France a les vins du Rhône,  
Nous en avons chez nous aussi,  
Et tous ceux du Rhin que l'on prône  
Ne valent pas notre Cully ;  
Puis, aux qualités qu'on leur prête,  
Mes amis, je m'inscris à faux :  
Notre Yvorne leur tient bien tête.  
Vive notre vin de Lavaux !

C'est encore le bon Favrat qui chantait celle-ci sur l'air de *La pipe de tabac*, et je suis sûr que nos pompiers l'approuvent. LE PÈRE GRISE.

**Oraison funèbre.** — Une vieille dame, très méchante et insupportable à tous, demandait à un poète de sa connaissance de vouloir bien lui composer une inscription pour sa pierre funéraire.

— Tâchez, monsieur, dit-elle, de trouver quelque chose qui exprime les sentiments que je puis avoir inspirés à ceux qui m'auront connue.

Quelques jours après, le poète envoyait à la dame un billet avec ce seul mot : « Enfin ! »

**Le cœur sur la main.** — On racontait, dans le salon de M<sup>me</sup> R<sup>\*\*\*</sup>, les désastres causés par de récentes inondations.

— Oh ! mon Dieu, comme c'est triste ! Quel malheur ! s'écria la fille de M<sup>me</sup> R<sup>\*\*\*</sup>.

Puis elle reprit :

— Maman, n'aurons-nous pas un bal au profit des inondés ?

— Certes, nous ne pourrions faire mieux.

— Oh ! quel bonheur ! quel bonheur !